

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Croire/Croître

David Bélanger

Numéro 323, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90469ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélanger, D. (2019). Compte rendu de [Croire/Croître]. *Liberté*, (323), 58–59.

Tous droits réservés © David Bélanger, 2019

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Croire/Croître

DAVID BÉLANGER

Il arrive, mais sans doute de moins en moins plus on vieillit, que des moments épiphoniques nous frappent et changent durablement la manière que nous avons de concevoir le monde. Cet été, par exemple, comme plusieurs j'ai ressenti – et non pas su, appris, conceptualisé – la fin des temps. Et ce sentiment s'est accompagné d'une quête de sens homologue, cette quête me fragilisant et rendant plus probable la fameuse épiphanie, rivée, pour le coup, à un épisode de *Rad*, le laboratoire de journalisme de Radio-Canada. Dans cet épisode portant sur la décroissance, ce concept voulant qu'il faille commencer à voir « décroître » notre économie pour espérer juguler la crise environnementale qui est la nôtre, un intervenant précisait qu'il vaudrait mieux parler d'« croissance », sur le modèle de l'« athéisme » : la croissance éternelle des PIB et de l'économie dans un monde aux ressources limitées, expliquait-il, est véritablement une croyance, et l'acroissance est le mot qui signifie cesser d'y croire.

Cette anecdote m'a indirectement guidé jusqu'à l'essai de Sébastien Ste-Croix Dubé, *La culture du divertissement*, et par voie de conséquence, vers celui de Thomas O. St-Pierre, *Miley Cyrus et les malheureux du siècle*. Si la question environnementale ne constitue ni le thème ni le prétexte de ces essais – St-Pierre a cette joyeuse réplique tout de même : « Le poids mythique de la fin du monde n'appartient pas à notre époque, mais à notre espèce » –, la dégénérescence en est le moteur. Jeunes pères intellectuels plongés dans la culture de leur temps, dont Donald Trump paraît le triste aboutissement, Dubé et St-Pierre tracent un portrait large de notre postmodernité, rebondissant sur des références parentes, émaillant leur propos d'anecdotes

semblables, conversations de bar, scènes de la vie familiale; ils affirment pourtant, mot à mot, l'hypothèse inverse l'un de l'autre. Lire ces deux essais côte à côte, c'est assister à une fascinante escrime sur l'air du temps.

« Je suis optimiste de nature et cette nature me permet de simultanément qualifier l'époque dans laquelle nous vivons en Amérique du Nord de prodigieuse, libre et destructrice », écrit Sébastien Ste-Croix Dubé dans son ouvrage pour le moins critique des formes de vie contemporaines. « Au fin fond de nos paradis artificiels, nous nous divertissons à mort » : la *culture du divertissement*, comme inflation de l'*industrie culturelle* sur laquelle écrivaient Max Horkheimer et Theodor Adorno au milieu du XX^e siècle, constitue l'obligation aliénante, chronophage et culpabilisante de se divertir par une consommation effrénée de productions culturelles. Dubé entreprend alors de mesurer ce que ses contemporains – et lui-même – perdent dans ce vortex; le constat est accablant : « Le divertissement, arme de destruction massive du marché, a détruit le politique, l'a vidé de tout contenu intelligible pour n'y laisser que d'inquiétantes polémiques creuses. » Un peu comme l'énonçait Alain Deneault dans ses récents essais sur « l'extrême centre », Dubé voit dans cette colonisation de notre quotidien par les impératifs du divertissement un outil de coercition des masses : elles sont encouragées dans leur passivité, elles sont « conditionnées » à ne plus percevoir la mise en scène constante dont est affligé notre monde. On pense à l'allégorie de la caverne de Platon, on pense au *Brave New World* d'Aldous Huxley, que Dubé conçoit comme plus près de notre réalité que le fameux *1984* d'Orwell; ce n'est pas un Big Brother qui nous surveille et nous dirige,

SÉBASTIEN
STE-CROIX DUBÉ

**LA CULTURE DU
DIVERTISSEMENT.
ART POPULAIRE OU
VORTEX CÉRÉBRAL ?**
VARIA, 2018, 190 P.

THOMAS O. ST-PIERRE

**MILEY CYRUS ET LES
MALHEUREUX DU SIÈCLE.
DÉFENSE DE NOTRE ÉPOQUE
ET DE SA JEUNESSE**
ATELIER 10, 2018, 105 P.

c'est un divertissement constant qui nous assoit et nous assouplit : « La fin du XX^e siècle correspond à une ère où le "besoin" de se détendre ne se fonde plus sur les questions d'effort et de récompense, mais est une condition inhérente à une journée bien accomplie. » Voilà peut-être la grande affaire de l'essai de Dubé, allant par sauts et gambades de l'École de Francfort à Debord, Lipovetsky et tutti quanti : il analyse le « cheminement du désir refoulé pour le spectacle et la passivité ». Ce désir – et son assouvissement – occuperait aujourd'hui toute la place. Ainsi, l'essai flirte avec cette rhétorique dystopique postmarxiste, mais embrassant, par ailleurs, des constats pragmatiques; à la fois, nous sommes manipulés par des structures économique-culturelles agissant selon le modèle de l'hégémonie de Gramsci, à la fois le seul véritable écueil de notre époque, c'est la « trop grande quantité » d'objets consommés : « C'est le dosage, le problème », résume Dubé au gré de son essai, avant d'ébaucher une comparaison avec les céréales Lucky Charms. Tout cela, on s'en doute, engage de véritables questions de valeur et mène au plus profond nihilisme : « Dieu est mort. Nietzsche aussi. Mais Brad Pitt, lui, est bien vivant. »

Thomas O. St-Pierre en a contre les *modophobes*, ces curés qui, à l'instar du succès *Dégénération*, du groupe Mes Aïeux, chantent les vertus d'un passé

idéal dont le présent ne serait que l'envers cauchemardesque. Son agacement est lucide, sa démonstration, joueuse et rigoureuse. À la fin de son essai, il pose la question à laquelle ces curés de paille ne sauraient assurément répondre: «Quand se déroulait-il, votre âge d'or? C'était quand, exactement, l'ère *factuelle*? [...] Quand florissaient-elles, ces belles pousses d'humanité que l'époque a méchamment fauchées?» Réussissant à tresser ces modophobes tout au long de son ouvrage, ces gens qui «haïssent leur époque», St-Pierre leur adresse une question cruelle: à cette étape du raisonnement, nous avons saisi de quel atavisme procédait cette haine de l'époque, haine de la jeunesse et, ultimement, haine du changement. Ponctué de «modes d'emploi» modophobes, *Miley Cyrus et les malheureux du siècle* déplie ainsi quatre idées reçues fortement intriquées: d'abord, haïr son époque est le lot de toutes les époques; haïr son époque consiste à haïr sa jeunesse, le cas Miley Cyrus à l'appui; haïr la jeunesse consiste très largement à haïr vieillir et enfin à haïr tout changement délogeant nos goûts et nos habitudes pour les rendre *has been*, dépassés, réactionnaires. Cette haine de l'époque contemporaine n'est en rien différente du «dans mon temps», anaphore de toute nostalgie capable d'ériger en modèle vertueux les souffrances et inconforts du passé.

Si *La culture du divertissement* était paru avant l'essai de Thomas O. St-Pierre, on aurait pu penser que ce dernier lui répondait tant il en reprend les poncifs pour les invalider, les relativiser, les ridiculiser. En général, dans les luttes rhétoriques, les arguments travaillent à montrer que l'adversaire est nu, sur le modèle des *Habits neufs de l'empereur*; plus simplement, St-Pierre lance sur les épaules de Dubé la chasuble du curé. À notre époque cynique, nul n'a l'air plus risible que le curé. «Personnellement, écrit St-Pierre, je n'ai pas de problème avec cette épithète [de cynique], si on accepte le petit

bémol suivant. Ce cynisme est avant tout la posture de ceux qui refusent de se scandaliser de ce que les humains agissent quelquefois en humains [...]. En ce sens, pour pasticher un titre bien connu, le cynisme est un humanisme, non pas parce que le cynique s'attend toujours au pire, mais plutôt [parce] qu'il tâche de ne pas nommer le prévisible "le pire".» St-Pierre veut dire par là que les cyniques, parmi lesquels il se range, doivent relativiser l'exemplarité de l'époque, toujours convenir que l'humain agira comme un humain selon les situations – parfois avec avarice, apathie, vanité. Là où Sébastien Ste-Croix Dubé travaille à singulariser notre époque et ses pertes, Thomas O. St-Pierre ne cesse de l'inscrire dans le temps long, d'en universaliser la marche.

On se souvient de Pangloss, philosophe ridicule – un autre – dans *Candide*, de Voltaire, qui répétait devant les périls affligeant l'humanité que «tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes»; Voltaire montrait par cette figure que l'optimisme avait un écueil évident, celui, par une sorte de biais de confirmation, de fermer les yeux sur les injustices affligeant ce meilleur des mondes. À la fin de son essai, Thomas O. St-Pierre paraît un peu coincé avec cet optimisme qu'il a été forcé de mimer pour attaquer les modophobes – c'est alors qu'il dégaine l'argument du cynique. En relativisant la situation de notre époque – culturelle, économique, environnementale – pour contrecarrer les oracles du désespoir, il devient acrobate: «Les problèmes contemporains sont d'autant plus convaincants que c'est dans cette époque-ci que nous vivons, et que ceux des autres (époques) ont toujours l'air plus facilement surmontables que les nôtres.» L'argument, pour le moins raisonnable, s'il permet de saper les efforts des réactionnaires et de les entortiller dans leur soutane, contient, en soubassement, une sorte de confort joyeux difficilement supportable. Plus

loin, d'ailleurs, St-Pierre frappera derechef sur cet argument, et on se dira que ça sonne drôle: «Nous allons mourir, l'espèce humaine va un jour disparaître, mais j'espère que ce ne sera pas par suicide, par haine de soi.» Il y a là une proposition claire: il faut s'aimer en tant que collectivité, en tant que culture, pour se transmettre et ainsi rester pérenne. Les crises que nous vivons, le mode de consommation culturelle qui est le nôtre ne suffisent pas à infléchir cet axiome, pour St-Pierre; il n'écrit pas que «tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes», mais plus simplement: «Aimez l'époque parce qu'il n'y en a pas d'autres, pour éviter de trop vous détester vous-mêmes.»

Sébastien Ste-Croix Dubé se refuse au cynisme, en ce que, d'abord, il paraît croire aux vertus de la culture, aux bienfaits d'une consommation raisonnable; sur la base de ce modèle, son idéal est simple: retrouver «l'aura» des choses grâce à une valorisation différente de nos objets culturels, se permettre «le recul réflexif» dans le «brouhaha cathodique du quotidien». De plus, il cerne un problème qui, s'il paraît dystopique et systémique, prend souvent dans son essai une forme pratique, sorte d'impasse qu'on peut *gérer* pour peu qu'on s'en donne la peine. Inutile d'être cynique. Il suffit de consommer sereinement, avec distance et passion.

La croissance économique est un culte. Dubé décrit le culte homologue de la «surconsommation» culturelle comme croissance exponentielle du divertissement. Est-ce à dire que St-Pierre croit aux vertus de cette croissance agonique? Non. Il convient plutôt que, si nous haïssons la consommation du divertissement de notre temps, ce n'est pas parce qu'elle engage notre combustion collective, c'est parce qu'elle est de notre temps. Il reste à trouver les moyens d'aimer ce temps en condamnant son système. (L)